



COSMOS

de et avec Jérôme Berthelot
mise en scène Jean-Marie Bréhier



La Comédie de l'Eperon
Siret : 403 148 398 000 15
Licence spectacle : 2-1005516

Le spectacle



L'adolescence est l'âge des passions. Pour Jérôme, l'éblouissante révélation, ce fut l'Amérique et son drapeau semé d'étoiles.

Habitant d'un charmant village qui vivait selon l'heure ancienne, le temps rythmé par les saisons, les travaux des champs, les cloches de l'église, le pas lent des troupeaux, l'école, les dimanches à la mer, son coeur bat à tout rompre quand circule l'incroyable nouvelle : un homme va marcher sur la lune.

Jules Verne en avait bien parlé, Tintin aussi, mais on y croyait modérément. Désormais c'était une promesse, après la conquête de l'Ouest et avant les Russes, un Américain poserait le pied sur l'astre des nuits, à plus de 300 000 kms de la Terre. L'inouï devient réalité. Un prodige va s'accomplir et le quotidien de Jérôme en est bouleversé. Les sentiers de campagne deviennent chemins d'étoiles, la 2 CV paternelle décolle et rebondit en plein ciel, à l'église les alléluias célèbrent le futur alunissage, l'aiguille des secondes de l'horloge de la gare tourne au rythme des planètes et, sur la plage de Ronce-les Bains, les corps presque nus des baigneuses ont même pouvoir d'attraction que les corps célestes. L'astre féminin, c'est le ciel posé sur la terre, ses rondeurs sont celles des planètes, elles donnent le même vertige, la même fièvre de conquêtes. L'adolescent chavire, sa vie se dédouble, son quotidien devient un tremplin vers le merveilleux, l'envol dans l'espace scintillant d'étoiles dont chaque rencontre évoque une extase amoureuse. Devant la porte attend le véhicule de gloire. Jérôme enfourche son vélo et file

en météore vers Uranus, Neptune, Proxima du Centaure, plus loin encore, entre Sirius et Bételgeuse vers la nébuleuse d'Orion...

Emporté, roulé dans la fable de l'Univers, il en cueille une à une les merveilles jusqu'à l'heure de se retourner pour regarder la Terre, l'oasis aimé des dieux, quand deux corps nus s'approchent l'un de l'autre et se disent "je t'aime".

Son épopée, Jérôme nous la livre avec la modeste simplicité des vrais héros. D'une vie tout en prose, où tout est vrai, jusqu'au moindre détail amoureuxment ciselé par une écriture délicate, il tire ses illuminations, ses fièvres, ses vertiges. Ce comédien est un peu magicien, un peu funambule, il passe sans efforts du rêve à la réalité, d'un geste, d'une inflexion de voix fait surgir chaque personnage de son aventure, le voilà cosmonaute, reporter, enfant candide, adolescent ébloui, commissionnaire du curé, cycliste interstellaire... et comme la poésie fait régulièrement place à l'humour, nous voilà les yeux écarquillés, passant de l'émotion la plus tendre au plus fou des rires.

Dépourvu d'artifices, son spectacle enchante parce qu'il pose sur le monde un regard étoilé, drôle, plein de douceur et lumineux d'enfance qui semble nous dire:

"Que serait le monde si l'on n'y décèle la présence du merveilleux?"



Mise en scène



Jérôme Berthelot est d'abord un travailleur solitaire et, en tant que tel, il possède l'art consommé de dire non au metteur en scène. Celui-ci veut toujours ajouter quelque chose, fleurir par ici, décorer par là, bref jouer les indispensables, et Jérôme, avec une élégante courtoisie et une grande délicatesse, le renvoie dans ses cordes avec la conscience aiguë que le rapport au public doit être le plus simple, le plus sobre, le plus dénué d'artifices. La sobriété est son guide spirituel. Ce qu'il écrit s'est d'abord inscrit au plus intime de lui-même, et jamais il ne consentira à le dévoyer pour extraire faussement une larme ou un sourire.

Lorsque le soi-disant metteur en scène a compris, il s'assoit et il écoute en silence. Le texte n'étant au début des répétitions écrit qu'en partie, il lui arrive néanmoins avec prudence de faire quelques suggestions d'écriture aussitôt regardées par le comédien avec une loupe d'horloger voire de diamantaire, et le lendemain, si la suggestion est oubliée, le texte s'est mystérieusement enrichi d'une inspiration toute nouvelle.

Déconcerté et voulant à tout prix jouer son rôle, le toujours soi-disant metteur en scène se persuade qu'il lui faut indiquer ce qu'est la justesse d'un déplacement, d'un geste, d'une intonation, la qualité d'un silence, le volume des sons, l'articulation, le rythme...il cherche à se rendre utile, il prie qu'on le considère, parfois il crie qu'on ait recours à lui. Peine perdue, ce métier de théâtre, le comédien l'extrait principalement de lui-même et son mentor désolé demeure une ombre légère, celle d'un fanal en bord de piste, une écoute lointaine qui se résigne à souffler parfois, plein de reconnaissance, un mot égaré, une virgule, un embryon d'accessoire.

Le travail de cet acteur est d'abord une rumination solitaire qui a certes besoin pour s'accomplir de la scène et d'un regard extérieur mais discret, à qui l'on demande surtout de ne pas contrarier, d'accompagner de loin, de sentir quelle intimité lie le comédien auteur à son ouvrage et de l'encourager dans les moments de doute à suivre la voie qui est la sienne.

Jérôme travaille avec une rapidité que ne laisse pas soupçonner une allure nonchalante et rêveuse. C'est qu'il travaille tout le temps, éveillé, endormi, sous la douche, en mangeant ses biscottes, en caressant ses chats, en un mois il a écrit sa partition, la connaît par coeur, sait à peu près ce qu'il veut en faire, deux semaines de répétition suffisent, le voilà paré, et le metteur en scène s'enorgueillit désormais d'avoir participé à ce qui lui semble un prodige.

"Cosmos" s'est fait dans la hâte avec ce que cela suppose de mise en doute, d'inquiétudes, de tâtonnements, et d'étonnements toujours renouvelés devant une écriture et une interprétation qui s'élaborent devant soi, semblent se construire d'elles-mêmes, justes, précises, par un comédien qui n'a suivi ni cours ni stage, a tout appris ou presque du public et, souvent inquiet, doutant sans mesure de lui-même, déconcerte par la facilité qu'il a d'écrire, de jouer, de prendre à la volée l'expression, la voix d'un autre, autant que par le talent d'être dans la vie le plus réservé des êtres mué soudainement en magistral interprète. C'est le zéphir devenu l'aiglon, le lapin qu'on sort de la chemise et la chenille virant au papillon. Sans doute ce qu'on nomme au théâtre la présence, une incarnation qui au sortir de la coulisse, au contact de la scène, se met à briller sans qu'on en puisse éclaircir le mystère, sans que le malheureux metteur en scène puisse espérer comprendre à quoi il sert.



Le Comédien



Le moment venu de choisir un métier, Jérôme était hésitant. A vrai dire il manquait d'idées. Aucune voix ne se faisait entendre, aucun chemin ne le tentait, mais aucun ne le rebutait non plus. Il avait aimé les études, les jeunes filles, le théâtre qu'il pratiquait au collège, pour le reste il était flottant comme un jonc dans les marais. La vie réelle dite sérieuse lui était de peu d'attraits, et, sauf un penchant avéré pour l'écriture, mais écrire ce n'est pas un métier, il attendait qu'une étoile vint lui indiquer la route à prendre. Ce qui fut fait : un bref passage au Japon suivi d'un retour au bras d'une ravissante fille du Soleil levant, au nom de l'amour, le lança dans le travail et son cortège de malédictions. Pour faire bon poids, il vint s'asseoir au sein d'une banque et accomplit, sans y trouver intérêt ni plaisir mais sans rechigner, l'ingrate besogne à lui confiée. S'il ne savait pas pourquoi il travaillait, il savait pour qui, et le visage qui l'accueillait le soir justifiait la perte de sa journée.

Par bonheur, une maladie interrompit la mécanique bien réglée d'une éprouvante ascension sociale dont il pressentait parfois qu'elle le menait droit à l'impasse. Convalescent, au détour d'une promenade, il croisa une affichette invitant comédiens, confirmés ou non, à rejoindre une jeune troupe de théâtre. Lui revint alors en mémoire la parole d'un ami au sortir de l'adolescence: "Avec le talent de mime que tu as, ne cherche pas autre chose: monte sur les planches."

Il avait alors haussé les épaules: "Quelle idée! Que diraient ses parents? Le théâtre, ce n'est pas un métier!" Mais l'avenir étant en suspens, et puisqu'il avait goûté jusqu'à la lie les joies d'un vrai métier, pourquoi ne pas mettre à l'épreuve l'intuition de son ami?

Aussitôt à l'aise dans cette troupe, jouant sans sourciller les rôles qu'on lui confiait, n' y voyant que peu d' efforts à faire et y goûtant même un étrange plaisir, il était surpris que pour un travail aussi bénin tous soient si chaleureusement accueillis et fêtés. Cela lui parut tout à fait immoral. Il avait appris qu'on ne peut prétendre, et tout juste, à l'estime du monde qu'après en avoir bien bavé, et la facilité qu'il éprouvait à apprendre et à jouer ses rôles lui semblait presque honteuse, de même qu'il percevait derrière les applaudissements je ne sais quelle intention frauduleuse. Le succès remporté pouvait bien s'adresser aux autres, il était impossible qu'il en fût responsable. Une vérification s'imposait.

Il se fit clown. Un face à face avec le public, entièrement improvisé, presque sans paroles, en pleine lumière du jour, avec un seul point rouge sur le nez, aucun doute: même courageusement soutenu par une intrépide partenaire, ils allaient sûrement se faire virer. Soyons francs, cela arriva, mais après deux ans d'une tournée où les larmes le disputaient au succès, il avait compris deux choses: d'une part que le théâtre comme la boxe est un métier, d'autre part que le moment était venu d'affronter le public seul à seul, avec son propre texte où il écrivait sa propre vie. Cette fois, il tenait en main son projet.

Clown et comédien, il l'était devenu par hasard, écrire, c'était la vocation longtemps refoulée. Il se savait poète, et toute sa vie, si tant est que les poètes ont un pied dans le monde, un pied à côté, bref qu'ils ne savent sur quel pied danser et que la terre, à chaque pas qu'ils font, a l'air de se venger, toute sa vie en témoignait. Il intitula son spectacle "Les Mémoires d'un gentil garçon".

Une critique avisée remarqua : "*Ce spectacle est d'une brillante écriture, sensuelle, poétique, drôlissime, d'une tranche de vie dont l'auteur a su transmettre la réalité, l'absurdité et la tendresse dans un registre comique que l'interprétation sert avec justesse* » Véronique Amans (Sud-Ouest du 21/12/2010)

Sans effets inutiles, sans esbrouffe, le plus sobrement du monde, Jérôme "*touchait son public droit au coeur, avec un humour décalé et une tendresse ironique qui entraînent rires sur rires.*" (Idem)

Souvent mal à l'aise aux prises avec la réalité, le comédien était naturellement chez lui dans cet ailleurs du théâtre. Il y convoquait tous les personnages de sa vie, en brossait les silhouettes avec une gentille férocité, posant un regard candide sur l'adversité maudite qui veut qu'amoureuse ou travailleuse l'humanité se divise toujours en tourmenteurs et tourmentés. Monde étrange, où les règles du jeu déconcertent sans fin le naïf dont la candeur, à son tour déconcertante, dénonce la cruauté et le ridicule. C'était encore l'univers du clown, celui de Charlie Chaplin, le monde de la comédie où sur le théâtre s'exerce un semblant de justice divine, le persécuté ridiculisant ses persécuteurs.

Ayant réglé son compte au passé, Jérôme dédia le spectacle suivant à un menuisier, disciple du Facteur Cheval, hurluberlu dans son village, qui s'était inventé une vie nouvelle à 60 ans et avait, pour les yeux des passants, peuplé son jardin de plus de 400 sculptures naïves, dont maintes créatures de rêve. Une intime parenté liait le comédien au sculpteur, ils avaient somme toute l'un et l'autre inventé leur art, ils n'avaient pas de maître, n'imitaient personne, leur regard était tout neuf, candide, malicieux, ils partageaient une même admiration pour les merveilles du corps féminin et, de son coin de paradis, le vieux sculpteur adressa à l'interprète et à sa partenaire clarinettiste, la charmante Isabelle Rique-Lurbet, un sourire complice tandis que le public resplendissait en un seul visage épanoui.

Après ce voyage au pays du Tendre, Jérôme eut envie de tâter du pire. Depuis longtemps les politiques offraient à ses yeux des personnages d'une insolente roublardise qui en faisait des comiques incomparables, sa plume se changea en cravache et il rendit un hommage mérité à quelques maîtres es fourberie. Le spectacle s'appelait "Mon intégrité est totale", le succès ne le fut pas moins et, désireux d' aller jusqu'au bout de la noirceur et de prolonger la saga tourmenteurs tourmentés, il s'adressa à un écrivain aux odeurs de soufre et s'immergea bravement dans la démesure de l'univers célinien.

Prélude à la guerre de 14, « Casse-Pipe », de Louis-Ferdinand Céline, raconte une nuit de bourrasque et d'égarément entre hommes et chevaux échappés d'une caserne de cavalerie. Un tourbillon de mots, des injures en rafales incendient un malheureux bataillon privé de boussole errant transi sous un déluge de pluie. Il était clown encore mais tragique, déversant une giclée de mots âpres, gonflés d'outrance et rayonnants d'amère drôlerie, sertis par un virtuose de l'imprécation qui avait eu un jour le mérite de dévoiler l'oppression stupide et l'art de briser les hommes, redevables en ce temps-là au génie militaire. Ce fut un moment extraordinaire. L'accompagnement était assuré par Sandrine Lefebvre dont le violoncelle ressuscitait de la nuit les éclairs, la pluie grêlant les feuilles, les folles embardées des bêtes et la marche absurde des hommes en errance dans le noir.

Après ce coup d'éclat, ce constat de débâcle, cette fanfare baroque d'un verbe proféré à en dégalonner l'armée française, Jérôme sentit l'envahir un grand besoin de paix. D'une paix immense qui ferait naître un sourire unanime et perpétuel à ceux qui viendraient le voir, qui les laverait de toute peine, leur donnerait du baume, de la lumière, de la douceur.

"C'est cela que je veux leur apporter maintenant. Je veux les emmener dans les étoiles."
C'est ainsi qu'il écrivit "Cosmos", et qu'à cheval sur sa bicyclette il conduisit, bon berger, son public aux confins de l'Univers, émerveillé par la beauté d'un monde sans tourmenteurs ni tourmentés, vierge encore ou presque de toute présence humaine.

« Jérôme et Sandrine nous ont transportés, l'un par son interprétation magistrale, l'autre par sa sensibilité musicale accompagnant ainsi très justement le texte de Céline composé à la fois de passages d'une très grande âpreté et d'une poésie infinie. »

Pascale Mulot, Médiathèque d'Angoulins

« Hier je suis allé voir ce spectacle sur invitation de Sandrine Lefebvre. Superbe ! Amis programmeurs je vous le conseille. C'est à mi-chemin entre le théâtre et le conte. Ce texte rude de Céline est dit avec les tripes par cet excellent comédien que j'ai découvert, Jérôme Berthelot de la Cie de l'Éperon, ponctué par le talent de violoncelliste de Sandrine du duo Cellosubito. J'ai bu ses paroles, je voyais le décors, j'imaginai les personnages...Bref, j'y étais !) »

Bernard Gautier



Fiche technique

1 comédien au plateau

1 personne à la régie lumière et son Lumière :

Un éclairage de face, 4 à 5 PC 1000 W gélatiné en ton chaud (Lee 151 ou 205)

Un éclairage de contre, 3 PC 1000 W (ou 5 pars leds au sol)

Une découpe 1000 W avec porte-gobo à la face

L'ensemble doit être raccordé sur bloc de puissance (6 circuits de 2kw minimum) et contrôlé par Dmx sur une console à mémoire.

Son :

Au delà de 50 personnes, prévoir :

un système son avec 2 enceintes sur pieds + amplification pour la face et 1 enceinte au sol + amplification pour le retour.

1 micro DPA 4088 avec émetteur et récepteur

1 platine CD

Le tout raccordé à une console de mixage.

Plateau :

Prévoir un fond de scène noir.

Pour toutes questions techniques, merci de joindre Mr Bréhier tel : 06 26 39 79 44

Le cas échéant, la compagnie peut fournir tout ou partie du matériel